

Ian KERSHAW

**HITLER**

***Essai sur le charisme en politique***

**Traduit de l'anglais par Jacqueline Carnaud et Pierre-Emmanuel Dauzat  
Gallimard, Paris, folio histoire 1995**

Dans la lecture précédente faite de l'ouvrage de Ian Kershaw<sup>1</sup> la question du rôle et de la place d'Hitler était soulevée. Seul et unique responsable de la seconde guerre mondiale et de ses atrocités ? Bien sûr que non. Il a fallu l'assentiment de tout un peuple, et l'aveuglement intéressé des autres nations pour que cela se produise.

En ces temps qu'on dit d'individualisme concurrentiel, le leadership est en vedette, recommandé à tous les managers et premiers de cordée. Le charisme est alors cette qualité personnelle qui motive les troupes, suscite adhésion, engagement et enthousiasme. Les équipes sont alors soudées par la vision d'un but commun attractif.

Pourquoi ai-je une réticence instinctive envers cette utilisation des émotions ? Autant cette manipulation me semble appropriée, et même souhaitable, quand je lis un roman, écoute une musique, assiste à une représentation théâtrale, regarde un film, autant, dans la sphère politique elle éveille ma méfiance ? Pourquoi préférer alors un argumentaire rationnel qu'une invitation à l'indignation, un débat contradictoire plutôt que des invectives violentes ?

Ian Kershaw explicite bien la multiplicité des éléments qui ont participé à la prise du pouvoir par Hitler. Et en particulier la faiblesse de la République de Weimar, née dans les affres révolutionnaires qui ont précédé la défaite de 1918, et la signature du traité de Versailles en juin 1919, avec ses conditions très dures pour l'Allemagne<sup>2</sup>.

Difficile de nier les talents d'orateur d'Adolf Hitler et sa capacité à entraîner les foules. Je ne suis pas certain que de le considérer comme « médiocre » aide à comprendre cette compétence. Il fallait bien sûr un « terrain » propice pour qu'il puisse si rapidement prendre tous les pouvoirs et s'imposer comme le Führer incontesté du Reich.

Ce qui est intéressant, c'est de voir qu'il s'agit d'un pouvoir personnel : on prêtait allégeance à Hitler lui-même, pas à l'État. Loin des préoccupations concrètes il semble au contraire que Hitler ait entretenu soigneusement les rivalités entre ses admirateurs, les mettant en concurrence permanente et se réservant au final le privilège de trancher, mais jamais d'une manière claire et justifiée, et plutôt solitaire. Incarnant l'« idée » d'une certaine grandeur germanique, les détails de sa réalisation ne semblent pas l'avoir intéressé. Juste trois axes, trois thèmes qui seront répétés et sur lesquels une grande majorité d'Allemands étaient d'accord : retrouver la fierté germanique, étendre un espace vital amputé par le traité de Versailles, et faire du judéo-bolchevisme le bouc émissaire de tous les problèmes. Sa personne étant identifiée à ces convictions, le Führer devient le garant d'un objectif qui unit toute la nation et qui exige d'elle une soumission totale, une obéissance aussi absolue que la connaissance de la voie à suivre est supposée chez le leader.

Le culte de la personnalité et la centralisation des pouvoirs se retrouvent aussi dans le régime soviétique stalinien. Mais, si la personne de Staline a été adulée et si son pouvoir personnel a été si puissant, ce fut à travers le Parti et une administration pyramidale rigide. Rien de tel sous le III<sup>ème</sup> Reich. Bien au contraire : le parti nazi était composé de fractions rivales, même si la S.S. a eu de plus en plus de pouvoir et d'importance. Et si le parti bolchevique n'a pas hésité à supprimer tous ses alliés de la première heure et a lui aussi eu besoin de s'inventer en permanence des ennemis de l'extérieur et de l'intérieur, il est resté l'armature capable de trouver un successeur au petit père des peuples. Rien de semblable avec l'anti-étatisme anti-bureaucratique nazi.

Le nazisme aura été plutôt un hitlérisme, car fondé sur un homme charismatique, c'est-à-dire placé par ses dons au-dessus de ses semblables. Il ne pouvait que s'écrouler avec sa mégalomanie.

---

<sup>1</sup> I. Kershaw. *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*. Gallimard, 1997

<sup>2</sup> Perte de ses colonies et de 15% de son territoire, de 10% de sa population, limitation de l'armée allemande, réarmement interdit, lourdes indemnités de dommages de guerre (dont la fin du remboursement était prévue pour... 1988 !), et responsabilité exclusive de l'Allemagne dans la survenue de cette guerre.